



HAL
open science

La poésie au miroir de Fronton

Rémy Poignault

► **To cite this version:**

Rémy Poignault. La poésie au miroir de Fronton. Hélène Vial éd. Poètes et orateurs dans l'Antiquité. Mises en scène réciproques, PUBP, 2013. hal-02552456

HAL Id: hal-02552456

<https://uca.hal.science/hal-02552456>

Submitted on 23 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La poésie au miroir de Fronton

Rémy POIGNAULT

Dans la correspondance que Fronton échange principalement avec Marc Aurèle, dont il fut le maître d'éloquence latine, la poésie est très présente. Fronton fait des citations de poètes ou émaille ses lettres d'allusions ou d'imitations dans un jeu d'intertextualité bien propre à une correspondance de lettré. On peut ainsi y relever quelques indices d'une pratique sociale de la poésie dans les milieux cultivés romains. On sait que la poésie avait sa place dans les *progymnasmata*. Marc Aurèle pratique l'écriture poétique avec l'approbation de son maître. Ce dernier évoque le retour d'un volume de poèmes du prince que celui-ci avait donné à lire à Fronton, qui le lui renvoie en prenant soin de le cacheter de manière à ce que le porteur, son gendre Aufidius Victorinus, ne puisse pas lire ces vers ; Fronton obéit à une double motivation : respecter la recommandation de Marc Aurèle qui ne souhaite pas que ses vers soient divulgués et surtout punir Victorinus devant qui il arrive à Marc Aurèle de dire ses hexamètres sans que le gendre veuille rien en révéler à son beau-père, prétextant que le Prince les déclame trop rapidement (*Ad M. Caes.*, II.2, p. 20, 18-21, 6)¹. On perçoit là des aspects de la vie littéraire et du badinage à la cour.

De cette pratique lettrée dans l'élite de l'époque témoigne aussi une lettre de recommandation. L'un des arguments de Fronton pour patronner Sardius Lupus auprès de Petronius Mamertinus, outre le fait qu'il est un de ses élèves et un fervent amateur des belles lettres, est – écrit-il à son

1. Nous indiquons nos références à Fronton dans la pagination (suivie du numéro de la ligne) de l'édition de M. P. J. VAN DEN HOUT, *M. Cornelii Frontonis epistulae*, Leipzig, Teubner, 1988.

ami – qu'il est « ton auditeur assidu et l'admirateur enthousiaste de tes poésies »².

Mais, dans la correspondance de Fronton, plus que de la pratique poétique, c'est presque essentiellement de la lecture des poètes qu'il est question. Les finalités en sont diverses, mais elles sont surtout en rapport avec la formation de l'orateur. Cette lecture peut relever du simple plaisir. Ainsi dans le *De feriis Alsiensibus* (III.1, p. 227, 5 sq.), Fronton, feignant de croire que Marc Aurèle se livre aux délices de l'*otium* dans cette station balnéaire, alors qu'il est convaincu qu'il en va tout autrement, se plaît à imaginer la délectation du prince, quand, après la sieste, il s'adonne à la lecture : « bientôt, dès que le désir de lire t'aurait saisi, soit tu te raffinerai avec Plaute, soit tu te rassasierai avec Accius, soit tu trouveras l'apaisement avec Lucrèce, soit tu t'enflammeras avec Ennius, à cette heure propre aux Muses, la cinquième »³. On trouve là quatre des poètes principaux du canon frontonien. Sans doute ce qui est visé ici c'est surtout le style⁴ : le raffinement du vocabulaire que permet Plaute, l'*ubertas* d'Accius génératrice d'un sentiment de plénitude, le sublime d'Ennius et l'enchantement des vers de Lucrèce. Pour le principe, Fronton rejoint Quintilien et Cicéron, l'auteur de l'*Institution oratoire* n'affirme-t-il pas : « et, particulièrement, l'esprit qui a été, pour ainsi dire, usé par la pratique journalière du forum, trouve dans la liberté de tels sujets le meilleur des tonifiants ; voilà pourquoi Cicéron estime qu'il faut se délasser en lisant des poètes »⁵ ?

En fait le rôle de la poésie et de la littérature en général est plus essentiel : elle est l'un des éléments de la liberté humaine que constitue l'*otium*. Ainsi dans le *De bello Parthico* (9, p. 224, 12-225, 2), alors que Marc Aurèle semble totalement absorbé par ses tâches impériales, Fronton émet le souhait que l'empereur puisse, malgré la guerre, prendre le temps de lire ; ce serait un moyen de surmonter les contingences : *Cur [...] non uincas negotia ?* (p. 224, 17-19, « pourquoi ne dominerais-tu pas les tracasseries ? »). Il cite à l'appui Jules César qui trouva même le temps d'écrire le *De analogia* au cours de la guerre des Gaules. Comme échappatoire Fronton propose aussi bien « la lecture de discours, de poèmes, d'ouvrages d'histoire, de

2. *Ad amicos*, I.10.1, p. 177, 13-14, *frequentissimum auditorem tuum et maximum laudatorem carminum tuorum* (la traduction des textes de Fronton cités dans cet article est celle – parfois légèrement modifiée – de P. FLEURY : Fronton, *Correspondance*, éd. P. FLEURY et S. DEMOUGIN, Paris, Les Belles Lettres, « Fragments », 2003.)

3. P. 227, 10-12, *mox ut te studium legendi incessisset, ut te Plauto expolires aut Accio expleres aut Lucretio delenires aut Ennio incenderes, in horam istam Musarum propriam quintam*.

4. Cf. R. POIGNAULT, « Les références à Lucrèce chez Quintilien, Fronton et Aulu-Gelle », in *Id.* (éd.), *Présence de Lucrèce, Caesarodunum*, XXXII bis, Tours, 1999, p. 177-198, p. 181-182.

5. *Institution oratoire*, X.1.27, trad. J. COUSIN (CUF), *praecipueque uelut attrita cotidiano actu forensi ingenia optime rerum talium libertate reparantur ; ideoque in hac lectione Cicero requiescendum putat*.

préceptes de sages que même la résolution de syllogismes s'[il] en [a] jusqu'au bout la patience »⁶. Fronton associe ici indistinctement dans la même fonction libératrice éloquence, poésie, histoire et philosophie, cette dernière étant envisagée d'une part dans son contenu éthique, d'autre part, de manière ironique, en tant que logique formelle, même si c'est un aspect de la philosophie que l'orateur, d'ordinaire, stigmatise tout particulièrement.

Critique littéraire

Les poètes se trouvent à plusieurs reprises réfractés dans la correspondance de Fronton par le biais de la critique littéraire : le maître, rendant compte de la qualité de leur style, émet à plusieurs reprises des jugements sur les poètes, mais il effectue cette critique littéraire par saupoudrage en quelque sorte et en privilégiant la concision en un verdict émis sous la forme d'un terme unique, adjectif, adverbe ou verbe. Dans le *De eloquentia*, I.2, en déclinant apparemment une proposition de Marc Aurèle qui l'aurait contraint à abandonner sa manière habituelle⁷, il souligne que chaque poète, chaque historien, chaque orateur possède son style propre : « Mais qui ignore que chez les poètes Lucilius est sobre, Albucius simple, Lucrèce sublime, Pacuvius moyen, Accius inégal, Ennius varié ? »⁸ Il semble bien que pour certains de ces poètes il soit fait référence aux trois styles, que Fronton (*Ad M. Caes.*, III.17.2, p. 49, 15) qualifie, en grec, d'ἰσχνόν, μέσον, ἄδρόν (« simple », « moyen », « élevé »)⁹.

Ailleurs, c'est une image qui est employée pour rendre compte d'un style ; Fronton a recours à une *fabula* pour ramener son élève à la rhétorique : « De même tu dis que Salluste a donné par ses discours une foule de développements : 'Dans le bois de l'éloquence, beaucoup sont charmés par les chuchotements de ceux qui murmurent'. Ils supportent cependant Ennius, Accius et Lucrèce dont les voix retentissent pourtant d'un grondement plus ample. Mais lorsque la trompette de Caton, de Salluste et de Cicéron retentit, ils tremblent, ont peur et prennent la fuite en vain »¹⁰. Il faut sans doute comprendre que les trois poètes sont dans une tonalité supérieure aux *murmurantes* (qui pratiquent le *genus humile*), mais

6. *Non modo ad orationes et poemata et historias et praecepta sapientium legenda, sed etiam syllogismos, si perpeti potes, resoluendos* (p. 224, 20-225, 2).

7. Pour M. P. J. VAN DEN HOUT, *A Commentary on the letters of M. Cornelius Fronto*, Leyde - Boston, Brill, 1999, p. 313, il s'agirait d'une proposition de se tourner vers la philosophie...

8. P. 133, 11-134, 1 : *In poetis <aut>em quis ignorat, ut gracilis sit Lucilius, Albucius aridus, sublimis Lucretius, mediocris Pacuvius, inaequalis Accius, Ennius multiformis ?*

9. *Ibid.*, p. 180.

10. *De eloquentia*, IV.4, p. 148, 8-12 : *Item pleraque sic explicasse oratione Sallustium ais et hoc exemplo usus : « Multi murmurantium uoculis in luco eloquentiae oblectantur ». Ennium deinde et Accium et Lucretium ampliore iam mugitu personantis tamen tolerant. At ubi Catonis et Sallustii et Tulli tuba exaudita est, trepidant et pauent et fugam frustra meditantur.*

n'atteignent pas le degré d'énergie et d'élévation des meilleurs orateurs (dans le *genus sublime*)¹¹.

Il est un poète à l'égard duquel Fronton se montre particulièrement sévère : Lucain. Après avoir critiqué le style de Sénèque, il poursuit : « Je citerai à titre d'exemple un exorde d'un poète, poète de la même époque et du même nom : il s'appelait également Annaeus. Au commencement de son chant, dans les sept premiers vers, celui-ci ne fait rien d'autre qu'interpréter 'des guerres pires que civiles'. Réplique-t-il à cela et par combien de formules ? 'Et le crime devint légal' est une formule. 'Tourné, par un vainqueur, contre ses propres viscères', ainsi va la seconde. 'Et des armées consanguines' sera la troisième ; 'dans un crime commun', compte pour quatrième. Il entasse la cinquième : 'Des enseignes au-devant des ennemis'. 'Des aigles semblables pour les enseignes', c'est là le sixième travail de cet Hercule ; septièmement 'et les javelots menaçant les javelots', courroie prise au bouclier d'Ajax. Annaeus, où est la fin ? Ou si ni fin ni mesure ne sont de règle, que ne rajoutes-tu 'et les clairons semblables' ? Il t'est permis d'ajouter 'et les chants connus des trompettes', mais fais suivre les cuirasses, les casques, les épées, les ceinturons et toute la panoplie des armes »¹². Fronton feint d'ignorer que Lucain ne se contente pas de répéter une idée simple, mais qu'il la développe et qu'il en met en jeu les différentes facettes en un rapport subtil d'intertextualité avec le début de l'*Énéide*¹³.

11. C'est la thèse d'A. PENNACINI, *La Funzione dell'arcaismo e del neologismo nelle teorie della prosa da Cornificio a Frontone*, Turin, Giappichelli, 1974, p. 119 sq. ; mais, pour M. P. J. VAN DEN HOUT, *A Commentary on the letters of M. Cornelius Fronto*, op. cit., p. 351, ce sont trois stades successifs de l'évolution de l'éloquence qui sont évoqués là. Sur l'image de la *tuba*, cf. A. PENNACINI, *La funzione dell'arcaismo e del neologismo [...]*, op. cit. ; P. SOVERINI, « Aspetti e problemi delle teorie retoriche frontoniane », *ANRW*, II, 34, 2, 1994, p. 927-941 ; P. FLEURY, *Lectures de Fronton. Un rhéteur latin à l'époque de la Seconde sophistique*, Paris, Les Belles Lettres, « Études anciennes », 2006, p. 104-120.

12. *De orationibus*, 6, p. 155, 4-15 : *Vnum exempli causa poetae prohoemium commemorabo, poeta<e> eiusdem temporis eiusdemque nominis : fuit aequae Annaeus. Is initio carminis sui septem primis versibus nihil aliud quam « bella plus quam ciuilia » interpretatus est. Num hoc replicet quot sententiis ? « Iusque datum sceleri » una sententia est. « In sua uictrici conuersum uiscera », iam haec altera est. « Cognatasque acies », tertia haec erit. « In commune nefas » quartam numerat. « Infestisque obuia signa » <cumu>lat quoque quintam. « Signis pares aquilas », sexta haec Herculis aerumna. « Et pila minantia pilis » septimum de Aiakis scuto corium. *Annae, quis finis erit ? Aut si nullus finis nec modus seruandus est, cur non addis « et similes lituos » ? Addas licet « et carmina nota tubarum ». Sed et loricas et conos et enses et balteos et omnem armorum supellectilem sequere.**

13. Selon S. DÖPP, « Fronto's Critique on Lucan 1.1-7 », *RPL*, IX, 1986, p. 117-118, il y a bien des similitudes ; le schéma est identique : point de départ, souffrances du héros, point d'aboutissement ; mais au rivage de Troie répond la rupture d'une alliance despotique, aux souffrances du héros « toutes les forces de l'empire ébranlées », à la fondation d'une ville un « commun forfait ». S. TIMPANARO, « Alcune citazioni di autori antichi nella corrispondenza epistolare di Frontone e di Marco Aurelio », in R. AMBROSINI (éd.), *Tra linguistica storica e linguistica generale. Scritti in onore di Tristano Bolelli*, Pise, Pacini, 1985, p. 303-331, ici p. 310, juge mesquine la critique de Lucain par Fronton, qui, par ailleurs, a fréquemment recours à ce type même de répétition. P. H. SCHRIVERS, « Interpréter Lucain par Lucain (*La Pharsale* I.1-8, II.234-325) », *Mnemosyne*, XLII, 1-2, 1989, p. 62-75, pour sa part, s'intéresse à la figure de l'*interpretatio* dans le même passage, Fronton employant *interpretatus est*,

Fronton oppose à cette cascade verbale le prologue des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, où sont exposés « en quatre vers les cinq chevilles de son récit »¹⁴. Et il ajoute « Or, ces auteurs, autant les orateurs que les poètes, font exactement ce que font d'habitude les citharèdes : chanter une voyelle d'Ino ou d'Aedo sur de nombreux accents variés »¹⁵. Il s'agit là d'une critique des auteurs qui reproduisent la même idée sous des formes multiples et qu'il compare aux pantomimes qui, « lorsqu'ils dansent en pallium, figurent, grâce au même manteau, une queue de cygne, la chevelure de Vénus, le fouet des Furies »¹⁶. La poésie se trouve ici rapprochée de l'éloquence pour servir à une démonstration utile à l'orateur.

Les préférences de Fronton en matière de poésie

Les études qui ont été menées sur les références aux poètes chez Fronton, en particulier par R. Marache¹⁷ et par G. P. Salvatico¹⁸, ont souligné les différences entre le canon poétique de Quintilien et celui de Fronton. Dans une lettre qui peut être considérée comme programmatique (*Ad M. Caes.*, IV.3), Fronton passe en revue, avec un rapide commentaire, les auteurs qui ont attaché un soin tout particulier au « choix » et à l'« agencement des mots » (*in uerbis uero eligendis conlocandisque*, p. 56, 15), puisque le souci du vocabulaire est fondamental dans la conception frontonienne de la rhétorique. On ne s'étonnera pas de voir les poètes y figurer de façon quasi exclusive : sur quinze auteurs retenus on compte seulement deux orateurs, tous les autres étant des poètes ; mais si le critère est le choix du vocabulaire, « ce classement se trouve être en réalité le classement définitif et absolu des écrivains latins »¹⁹ aux yeux de Fronton :

Quamobrem rari admodum ueterum scriptorum in eum laborem studiumque et periculum uerba industriosius quaerendi sese commiserere, oratorum post homines natos unus omnium M. Porcius eiusque frequens

mais il s'agit non d'une *interpretatio* au sens d'une synonymie stricte comme l'entend la *Rhétorique* à *Herennius*, IV.38, mais d'une paraphrase beaucoup plus libre, qui peut prendre une valeur explicative, l'interprétation prenant alors son sens moderne ; Fronton, après avoir non sans ironie énuméré et commenté les sept variations lucaniennes sur un même thème, pose le problème de l'achèvement d'une suite qui pourrait se prolonger indéfiniment.

14. *De orationibus*, 7, p. 155, 17-18 : *quinque rerum capita [...] quattuor uersibus nar<rat>*.

15. *Ibid.*, p. 155, 22-156, 2 : *Isti autem tam oratores quam poetae consimile faciunt ut quae citharoedi solent : unam aliquam uocalem litteram de Inone uel de Aedone multis et uariis accentibus <can>tare*.

16. *Ibid.*, 4, p. 154, 15-17 : *Vt histriones, quom palliolatim saltant, caudam cyni, capillum Veneris, Furiae flagellum eodem pallio demonstrant*.

17. *La Critique littéraire de langue latine et le développement du goût archaïsant au II^e siècle de notre ère*, Rennes, Plihon, 1952.

18. « Lo scambio epistolare tra Frontone e M. Aurelio. Esercitazioni retoriche e cultura letteraria », *Memorie dell'Accademia delle Scienze de Torino*, s. V, vol. 5, 1981, p. 225-301.

19. R. MARACHE, *La Critique littéraire de langue latine [...] op. cit.*, p. 155.

sectator C. Sallustius, poetarum maxime Plautus, multo maxime Q. Ennius eumque studiose aemulatus L. Coelius nec non Naevius, Lucretius, Accius etiam, Caecilius, Laberius quoque. Nam praeter hos partim scriptorum animaduertas particulatim elegantis Nouium et Pomponium et id genus in uerbis rusticanis et iocularibus ac ridiculariis, Attam in muliebribus, Sisennam in lasciuuis, Lucilium in cuiusque artis ac negotii propriis.

C'est pourquoi fort rares sont ceux qui, parmi les auteurs anciens, se sont engagés dans ce travail, cette étude et ce risque qu'est la recherche plus appliquée des mots ; de tous les orateurs, depuis qu'il existe des hommes, seul M. Porcius l'a fait, et C. Salluste, qui l'a souvent suivi ; parmi les poètes, Plaute surtout, et, plus encore, Q. Ennius, et son ardent émule L. Coelius, sans oublier Naevius, Lucrèce, Accius également, Caecilius, ainsi que Laberius. Car outre ceux-là, on remarque une frange d'auteurs élégants en quelques détails : Novius et Pomponius, et ce type d'auteurs pour les mots rustiques, comiques et bouffons, Atta pour les mots du discours féminin, Sisenna pour les expressions lascives et Lucilius pour les mots qui sont propres à chaque art et à chaque activité. (*Ad M. Caes.*, IV.3.2, p. 56, 18-57, 4)

Tous ces auteurs, à l'exception de Salluste, Lucrèce et Laberius, sont d'époque archaïque²⁰. Cicéron, dont la valeur est certes reconnue, est écarté de ce classement car, s'il s'exprime de manière belle, il n'a pas pour autant prêté toute l'attention qu'il aurait pu au choix des mots. Pour s'en tenir à la poésie, on constatera que ni Virgile, ni Horace, ni Ovide, ni Térence, que Quintilien tient en haute estime, ne figurent ici²¹, en raison même de l'orientation archaïsante de Fronton.

La critique²² a procédé à l'examen des citations explicites de ces auteurs, des allusions et des imitations cryptées dans la correspondance. Ennius et Plaute sont les plus cités parmi les poètes, mais Fronton renvoie également à d'autres poètes qui ne sont pas présents dans le canon établi, pour tirer d'eux plutôt des pensées ou des maximes : Laevius, Titius, Horace,

20. G. P. SALVATICO, « Lo scambio epistolare [...] », art. cit., p. 230. R. MARACHE, *La Critique littéraire de langue latine [...]*, op. cit., p. 153 : « les auteurs dont la manière est classique n'intéressent pas Fronton ; ceux qui, même postérieurs, ont conservé les goûts anciens, comme Laberius, il les pratique et les admire ».

21. G. P. SALVATICO, « Lo scambio epistolare [...] », art. cit., p. 233.

22. Tout particulièrement G. P. SALVATICO, « Lo scambio epistolare [...] », art. cit. D'autres études complètent ces travaux. F. PORTALUPI, « La presenza di Orazio nell'epistolario frontoniano », *Civiltà classica e cristiana*, XII, 1991, p. 97-108, a réévalué la part d'Horace en montrant qu'outre les citations, allusions ou réminiscences qui affluent dans la correspondance, Fronton, malgré leur différence de point de vue sur l'archaïsme, reprend dans sa propre esthétique bien des principes généraux exposés par Horace dans son *Art poétique*. Les éditions de M. P. J. VAN DEN HOUT sont riches en annotations qui signalent des emprunts aux prédécesseurs, mais S. TIMPANARO, « Alcune citazioni [...] » art. cit., p. 303-321, reprenant les annotations de l'édition de M. P. J. VAN DEN HOUT parue en 1954 (*M. Cornelii Frontonis epistulae*, Leyde, Brill), vise à relativiser les choses en prenant en compte le fait que Fronton, quand il cite, peut intentionnellement faire des variations, et en considérant que M. P. J. VAN DEN HOUT a tendance à supposer des citations ou allusions là où il n'y en a pas.

Albucius, Pacuvius, Licinius Calvus ; ou bien il procède par allusions ; on trouve aussi des réminiscences cachées de Térence et de Virgile²³. Marc Aurèle est très docile sur ce point et il cite les auteurs que lui recommande son maître. Le poète qui est l'objet de la plus grande attention de la part de Fronton et de son élève est incontestablement Ennius : Marc Aurèle le qualifie à deux reprises de *noster* (*Ad M. Caes.*, I.4, p. 7, 15 : *Q. Ennium nostrum* ; *Ad M. Caes.*, IV.2, p. 55, 15 : *Quintus noster*), témoignant par là sa vénération, et Fronton avant de citer les *Annales* emploie par antonomase pour le désigner le terme de *poeta*²⁴ (*Ad M. Caes.*, IV.12, p. 66, 10). On comprend toute la distance qui sépare Fronton de Quintilien, qui saluait à distance Ennius comme un antique monument sans grâce aucune : « Quant à Ennius, révérons-le comme ces saintes clairières que l'âge a consacrées, dans lesquelles les chênes antiques et majestueux ont moins de beauté que de valeur religieuse »²⁵.

La poésie auxiliaire de l'éloquence

Il est, de fait, une utilisation stratégique de la poésie quand il s'agit pour Fronton de convaincre Marc Aurèle de ne pas se désintéresser du souci du bien dire. Ainsi dans une démonstration visant à persuader Marc Aurèle qu'à la parole directe il est souvent préférable de substituer des moyens détournés, ceux des figures, il écrit : « En faveur de cette assertion, je n'utiliserai pas les témoignages domestiques, comme on dit, mais les plus éminents des philosophes, les plus anciens et les plus remarquables poètes, enfin les us et coutumes de la vie quotidienne et de l'expérience de tous les arts »²⁶. Mais la lettre, telle qu'elle nous est parvenue, ne traite que des philosophes, en particulier de l'ironie socratique qui sait ne pas attaquer de front ses interlocuteurs et se montre bien plus efficace par son affabilité.

La poésie est donc pleine d'enseignement pour l'orateur, mais la discipline reine est bien évidemment l'éloquence aux yeux de notre rhéteur. Toujours animé par la volonté de ramener Marc Aurèle à l'éloquence, il lui écrit qu'il serait monstrueux d'en priver l'humanité et que de même que Lycurgue a été châtié pour avoir supprimé des ceps de vigne, il est à craindre que le bannissement de l'éloquence n'entraîne la colère des

23. G. P. SALVATICO, « Lo scambio epistolare [...] », art. cit., p. 275-295.

24. *Ibid.*, p. 254. R. MARACHE, *Mots nouveaux et mots archaïques chez Fronton et Aulu-Gelle*, Paris, PUF, 1957, p. 97, remarque toutefois que Fronton a beaucoup emprunté à Plaute et peu à Ennius, dont la langue lui semblait remplie de trop de hardiesses pour un orateur (cf. *infra*).

25. Ennius, *sicut sacros uetustate lucos, adoremus, in quibus grandia et antiqua robora iam non tantam habent speciem quantam religionem* (*Institution oratoire*, X.1.88, trad. J. COUSIN dans la CUF).

26. *Ad M. Caes.*, III.16.1, p. 48, 2-5 : *In ea re non oratorum domesticis, quod dicitur, testimoniis utar, sed philosophorum eminentissimis, poetarum uetustissimis excellentissimisque, uitae denique cotidianae usu atque cultu artiumque omnium experimentis.*

dieux (*De eloquentia*, II.12) : « Car les vignes sont placées sous la tutelle d'un seul dieu, tandis que sont nombreux dans le ciel ceux qui aiment l'éloquence : Minerve, souveraine des discours, Mercure, porteur des nouvelles, Apollon, inspirateur de péans, Liber, garant des dithyrambes, les Faunes, instigateurs des prophéties, Calliope professeur d'Homère, Homère, professeur d'Ennius ainsi que le Sommeil »²⁷. La poésie en divers genres se trouve ici enrôlée pour la défense de l'éloquence : les barrières génériques s'abaissant devant la nécessité de défendre un substrat commun à l'éloquence et à la poésie, l'*eloquentia* conçue comme l'art de bien dire.

Fronton reconnaît, d'ailleurs, une sorte de complémentarité entre rhétorique et poésie : « Bien souvent en effet les vers nous aident davantage à composer un discours, le discours à faire des vers »²⁸. Il est en cela fidèle à une tradition rhétorique rappelée par Quintilien : « D'après Théophraste, la lecture des poètes rend de grands services à l'orateur, et bien des gens partagent cet avis, non sans raison »²⁹, avec cette nuance que Fronton envisage une relation de réciprocité, comme le fait aussi Ovide dans un passage célèbre des *Pontiques*³⁰.

Dans les conseils de Fronton à son élève pour améliorer son talent oratoire déjà grand, la lecture des poètes est essentielle. C'est ainsi que pour exceller dans le genre épédictique – le plus difficile aux yeux du maître, car le ton élevé a besoin d'ornements éclatants, et celui qui convient le plus à l'empereur –, il faudrait que Marc Aurèle tirât plus grand profit de la lecture d'Ennius et des tragédies. « Tu te souviens des très nombreuses lectures auxquelles tu t'es jusqu'à maintenant appliqué, les comédies, les Atellanes, les orateurs anciens parmi lesquels très peu, voire aucun hormis Caton et Gracchus, n'entonnent la trompette : mais tous beuglent ou plutôt grincent. Que t'a apporté la lecture d'Ennius ? En quoi les tragédies t'ont-elles aidé à forger des phrases de manière sublime ? »³¹ Fronton rappelle ici le programme de lectures qu'il a fixé à son élève ; il semble qu'il veut dire

27. P. 141, 5-9 : *Nam uinea in unius tutela dei sita, eloquentiam uero multi in caelo diligunt : Minerua orationis magistra, Mercurius nuntiis praeditus, Apollo paeantum auctor, Liber dithyramborum cognitor, Fauni uaticinantium incitatores, magistra Homeri Calliopa, magister Enni Homerus et Somnus.*

28. *Ad M. Caes.*, III.17, p. 49, 22-23 : *Plerumque enim ad orationem faciendam uersus, ad uersificandum oratio magis adiuuat.*

29. *Plurimum dicit oratori conferre Theophrastus lectionem poetarum, multique eius iudicium securuntur ; neque inmerito (Institution oratoire, X.1.27).*

30. II.5 : Ovide affirme à Cassius Salanus, tout en reconnaissant une différence entre les deux genres, que le poète et l'orateur doivent être animés l'un et l'autre par le *calor* (v. 68, « l'enthousiasme ») et il ajoute « si ton éloquence donne de la vigueur à mes rythmes, je confère de l'éclat à ton langage. Tu as donc raison de penser que la poésie est proche de tes études et qu'il faut en frères d'armes servir le même culte » (trad. J. ANDRÉ dans la CUF, v. 69-72 : *utque meis numeris tua dat facundia neruos, / sic uenit a nobis in tua uerba nitor. / Iure igitur studio confinia carmina uestro / et commilitii sacra tuenda putas.*)

31. *Ad M. Caes.*, III.17.3, p. 49, 18-22 : *Meministi autem tu plurimas lectiones, quibus usque adhuc uersatus es, comoedias, Atellan<a>s, oratores ueteres, quorum aut pauci aut praeter Catonem et*

que Marc ne s'est nourri que d'une partie de ces lectures, mais qu'il n'a pas su mener à bien l'*imitatio* d'Ennius et des tragiques, qui sont un modèle pour le style sublime, alors que les autres types de poésie cités valent pour les genres délibératif ou judiciaire, qui recourent au style simple ou au style moyen.

La comédie et l'Atellane, dont il est question ici, sont, en revanche, privilégiées pour les éloges paradoxaux. Dans ses *Laudes fumi et pulueris*, Fronton affirme que c'est chez les auteurs de telles œuvres qu'il convient de chercher des modèles pour parvenir enfin à rédiger de bons éloges paradoxaux en langue latine :

Mais l'affaire demande, il semble, quelques précisions préalables à propos de la méthode de traitement, du fait que nul écrit de cette sorte ne se révèle, en langue latine, suffisamment fameux, excepté ce qu'ont abordé les poètes dans la comédie ou l'Atellane. Et celui qui se consacrera à composer des écrits de cette sorte recherchera de nombreuses idées, les condensera, les mariera subtilement et n'ajoutera pas une foule de termes redoublés, superflus ; ensuite il achèvera toute idée avec concision et finesse.³²

À la différence du genre judiciaire, il faut tout particulièrement veiller à terminer ses phrases avec grâce. Et après avoir comparé les éloges paradoxaux à « un vêtement fin » où il faut que « tout [...] soit achevé par des bordures et entouré de franges »³³, il effectue, pour les mêmes raisons de souci de la pointe finale, un rapprochement avec l'épigramme : « Enfin, tout comme il faut, dans les épigrammes, que les derniers vers possèdent quelque éclat, la phrase doit s'achever par quelque clé ou bijou accrocheur » (p. 215, 18-20, *Postremo, ut nouissimos in epigrammatis uersus habere oportet aliquid luminis, sententia clauis aliqua uel fibula terminanda est*). Ce sont différents genres poétiques qui sont appelés à contribuer pour l'élaboration d'un texte oratoire d'une catégorie particulière du genre épigramme, bien différent du genre sublime dont il était question précédemment. On peut aisément supposer que la comédie et l'Atellane sont citées ici pour la fantaisie et les paradoxes qui peuvent s'y développer ; mais la référence essentielle est, me semble-t-il, l'épigramme en raison de la densité et de la subtilité que requiert le genre.

Le poète et l'orateur sont, en outre, proches aux yeux de Fronton en ce que l'orateur revendique le même droit que le poète à la création de mots.

Gracchum nemo tubam inflat ; omnes autem mugiunt uel stridunt potius. Quid igitur Ennius egit, quem legisti ? Quid tragoediae ad uersum sublimiter faciendum te iuauerunt ?

32. P. 215, 8-14 : *Sed res poscere uidetur de ratione scribendi pauca praefari, quod nullum huiusmodi scriptum Romana lingua exstat satis nobile, nisi quod poetae in comoedis uel Atellanis adtigerunt. Qui se in eiusmodi rebus scribendis exercebit, crebras sententias conquiret easque dense conlocabit et subtiliter coniungit neque uerba multa geminata, superuacanea inferiet ; tum omnem sententiam breuiter et scite concludet.*

33. P. 215, 17-18 : *quin omnia ut in tenui ueste oris detexta et reuimentis sint cincta.*

Le néologisme est conçu ici comme le moyen d'exprimer avec une plus grande efficacité le caractère exceptionnel d'un sentiment, d'une émotion, ou d'une idée. Fronton commence ainsi une lettre à Marc Aurèle où il veut faire sentir au prince combien il est touché par ses marques d'affection : « *Λ'ὄνοματοποιεῖν*, la formation de nouveaux termes, qui est permise aux poètes afin d'exprimer plus facilement ce qu'ils sentent, m'est nécessaire pour manifester ma joie, car je ne me satisfais pas des mots habituels et usités, mais je me réjouis trop allègrement pour pouvoir signifier, avec la langue ordinaire, l'allégresse de mon âme »³⁴. Fronton exprime ailleurs (*Ad M. Caes.*, IV.3, p. 57, 16-17) son attachement à trouver un vocabulaire approprié, des mots nouveaux et inattendus, non pas pour le simple plaisir de surprendre : bien loin de dérouter l'auditeur ou le lecteur, il s'agit de lui faire comprendre au mieux ce que l'on veut dire. Mots nouveaux, archaïsmes ou images ont pour raison suprême l'adéquation du mot à la chose. On notera toute l'importance accordée à l'affectivité : il faut rendre compte d'une émotion.

Fronton se réfère à Ennius lorsqu'il attire l'attention de Marc Aurèle sur la nécessité de choisir avec discernement ses mots (*Ad M. Caes.*, IV.3.7, p. 59, 13-15) : « et certes je crois, en suivant l'opinion d'Ennius, qu'un orateur doit être audacieux. Qu'un orateur soit vraiment audacieux, comme Ennius l'exigeait, mais qu'il ne s'éloigne en aucune occasion de l'essence de ce qu'il veut dire »³⁵. Fronton s'appuie sur cette autorité, mais en nuancant sa pensée : l'audace ne doit pas être recherchée pour elle-même ; elle doit être conçue comme destinée à aider à exprimer au mieux l'idée.

Mais la littérature est parfois impuissante dans le domaine du sentiment. Fronton, qui a perdu un petit-fils, écrit dans le *De nepote amisso*, 7, qu'il n'y a que son gendre qui soit vraiment susceptible de consoler sa fille d'une telle perte : « Pour moi, son vieux père, il serait inconvenant de la consoler. Il aurait été en effet plus convenable que je meure avant. Aucun chant de poètes, aucun précepte de sages n'aideraient autant ma fille à calmer sa peine et à adoucir sa douleur que la voix issue de la bouche adorée de son mari et d'une poitrine si proche de la sienne »³⁶. Le grand orateur ne peut rien pour sa fille : rhétorique, poésie et philosophie sont, sur ce point, sur le même pied, également vaines. Certes, le gendre, C. Aufidius Victorinus, est aussi un grand orateur, mais ce ne sont pas ses

34. *Ad M. Caes.*, III.14.1, p. 45, 19-46, 3 : *Quod poetis concessum est ὄνοματοποιεῖν, uerba noua fingere, quo facilius quod sentiunt expriment, id mihi necessarium est ad gaudium meum expromendum, nam solitis et usitatis uerbis non sum contentus, sed laetius gaudeo quam ut sermone uulgato significare laetitiam animi mei possim.*

35. *Quipe qui Enni sententia oratorem audacem esse debere censeam. Sit sane audax orator, ut Ennius postulat ; sed a significando quod uult eloqui nusquam digrediatur.*

36. P. 238, 1-5 : *Senex ego parens indigne consolabor. Dignius enim foret ipsum me ante obisse. Neque ulla poetarum carmina aut sapientium praecepta tantum promouerint ad luctum filiae meae sedandum et dolorem leniendum, quantum mariti u<o>x <ex> ore carissimo et pectore iunctissimo profecta.*

talents oratoires qui pourraient lui permettre de consoler son épouse : c'est la communauté des sentiments, en un mot l'amour conjugal. « Ma fille sera sage ; elle s'appuiera sur son mari, le meilleur de tous les hommes. Lui, il la consolera : ensemble, ils pleureront, ensemble ils soupieront, ensemble ils parleront, ensemble ils garderont le silence »³⁷. Poésie, éloquence, philosophie s'abolissent dans le silence de l'émotion vécue en commun : l'intime se passe de littérature. Fronton prolonge ainsi le sillon tracé par Pline le Jeune dont les lettres de consolation s'éloignent des leçons de la philosophie au profit du sentiment³⁸.

Figures du poète

La référence aux poètes et à la poésie n'est pas seulement didactique – montrer une certaine voie à l'orateur –, la comparaison, toute rhétorique qu'elle soit, peut obéir à un souci de valorisation de l'orateur. Fronton compare parfois l'orateur au poète. Il exulte que Marc Aurèle ait déclamé devant l'empereur Antonin des passages de son discours : il s'estime plus heureux qu'Hercule et Achille dont les armes furent portées par des guerriers qui leur étaient bien inférieurs, Patrocle et Philoctète. Cette référence ne convenant pas, Fronton en propose une autre beaucoup plus valorisante : « Jamais scène n'eut tant de dignité : le César Marcus acteur, l'empereur Titus auditeur. Que pourrait-on demander de plus, à l'exception de cette unique scène que les poètes rapportent, dans les cieux, lorsque les Muses chantent et que Jupiter Pater les écoute ? »³⁹ La comparaison suggérée est très flatteuse pour l'empereur rapproché de Jupiter, pour le prince déclamant, mais aussi – les Muses ne sont-elles pas plusieurs ? (il suffira ici d'aller jusqu'à deux) – pour l'orateur dont l'élève déclame le discours. La poésie est ici au service de l'éloge.

Un peu plus loin dans la même lettre une autre comparaison concernant la poésie, mais cette fois mêlée à l'art oratoire, survient avec la même fonction laudative : le fait que le discours de Fronton ait été recopié de la

37. P. 237, 26-238, 1 : *Sapient mea filia ; uiro suo omnium quantum est hominum optimo adquiescit. Is eam consolabitur pariter lacrima<n>do, pariter suspirando, <pariter> loquendo, pariter conticiscendo.*

38. P. FLEURY, *Lectures de Fronton [...], op. cit.*, p. 74-99, a montré que les lettres de consolation de Pline le Jeune « s'éloign[ent] des préceptes philosophiques et didactiques de Sénèque » et offrent une « réponse [...] émotive, voire anti-philosophique », tendance qui sera plus nette encore chez Symmaque, qui constate l'« inefficacité de la rhétorique » et « ne trouve le réconfort que dans les amis et les lettres, et dans le goût naturel qu'à l'humain pour la vie » (p. 74-75). Fronton insiste sur l'aspect humain et l'affectivité. Elle ajoute : « Il est vrai qu'avant Pline et Symmaque les poètes avaient développé une forme plus émotionnelle de consolation et il n'est pas impossible que la branche plus émotive de la lettre consolatoire soit en partie influencée par la poésie » (p. 75).

39. *Ad M. Caes.*, I.7.3, p. 15, 1-4 : *Nec ulla unquam scena tantum habuit dignitatis : M. Caesar actor, Titus imperator auditor. Quid amplius cuiquam contingere potest, nisi unum quod in caelo fieri poetae ferunt, quom Ioue patre audiente Musae cantant ?*

main de Marc Aurèle fait connaître à son auteur une gloire bien plus grande qu'à Caton, Ennius, C. Gracchus, le poète Titius, Scipion, Numidicus, Cicéron d'avoir leurs livres recopiés, annotés, corrigés ou édités par des philologues réputés (*ibid.*, 4, p. 15, 11 *sq.*).

La comparaison peut être parfois assez subtile. Dans *Ad amicos*, I.6 (p. 175, 17-176, 4), écrivant à Avidius Cassius à propos du tribun Iunius Maximus venu porter à Rome les lettres ornées de laurier du général et qui s'acquitta avec zèle aussi bien de ses fonctions officielles que des devoirs de l'amitié envers Avidius Cassius en vantant les mérites du général, Fronton renvoie aux comédies de Plaute : « en un mot, comme aucun soldat de Plaute ne le fit pour ses propres vertus, il fut, lui, le héraut plus glorieux des tiennes, si ce n'est que Plaute parlait de son soldat avec humour, lui parlait de toi avec amour et avec une insigne fidélité »⁴⁰. La comparaison ne convient pas vraiment – Fronton a déjà souligné que les images ne sont pas toujours très bien appropriées et qu'il faut veiller à leurs implications (*Ad M. Caes.*, II.3.4, p. 23, 6-22). Iunius Maximus est assimilé à une sorte de *miles gloriosus* par procuration : il vante avec plus de zèle les exploits (réels) d'Avidius Cassius que ne l'ont fait pour eux-mêmes les personnages de Plaute. Iunius Maximus, dans le rectificatif, est alors comparé à Plaute, mais pour souligner la différence de tonalité. La nécessité d'un double réajustement rend l'image d'une excessive subtilité et risque de lui faire atteindre un but opposé à celui qui était le sien, le compliment risquant de paraître ambigu.

Nous terminerons par l'évocation de figures mythiques dans la correspondance. Ennius, nous l'avons vu, incarne aux yeux de Fronton la poésie latine, mais Homère est un symbole incontournable de la poésie universelle. Quand il veut souligner la valeur exceptionnelle des actions militaires de Lucius Vérus en Orient, son ancien maître, expert en hyperbole, le compare à Achille, qui aurait souhaité accomplir de tels exploits tandis qu'il se voit lui-même en émule d'Homère⁴¹ : « Nous abordons de si grandes actions qu'Achille désirerait les avoir accomplies et Homère les avoir écrites »⁴². Le lieu commun concernant les rapports entre les *res* et les *uerba* est utilisé ici en mettant sur le même plan poésie et histoire puisque Fronton évoque la demande qui lui a été faite d'écrire l'histoire de la campagne de Lucius Vérus, mais il s'agit d'affirmer la priorité du fait sur l'écrit : « Et les chants d'Homère auraient été vains si les

40. *Ad amicos*, I.6, p. 175, 25-176, 2 : *prorsus ut nullus miles Plautinus de suis quam hic de tuis uirtutibus gloriosius praedicaret, nisi quod Plautus de suo milite cum lepore, hic de te cum amore et cum summa fide.*

41. Lucien, *Sur la manière d'écrire l'histoire*, 14 *sq.*, au contraire, critique la confusion opérée entre histoire et poésie par certains auteurs qui pratiquent un éloge hyperbolique en comparant un acteur de l'histoire (un général) avec un personnage mythologique (Achille).

42. *Principia historiae*, 2, p. 203, 1-2 : *<ad>grediamur <g>estas quantas et Achilles gessisse cuperet et Homerus scripsisse.*

guerres n'avaient pas eu lieu, ce qu'il proclame dans l'ensemble du second chant, mais aussi dans les premiers vers du premier chant »⁴³.

Outre Ennius et Homère, Fronton symbolise le poète par deux figures mythiques, Arion et Orphée. Il consacre une courte fable à Arion, « premier à la cithare et dans le dithyrambe »⁴⁴. Revenant de Tarente à Corinthe après une tournée qui lui avait valu de grandes richesses, il est dépouillé par les marins qui le transportent ; ceux-ci lui permettent de chanter autant qu'il le peut jusqu'à sa mise à mort, accroissant ainsi leur butin du plaisir d'entendre une si belle voix qui disparaîtrait à jamais. Mais il est sauvé par un dauphin qui le recueille alors qu'il se lance à la mer après un chant éblouissant. Parvenu à Corinthe, il va trouver le roi Périandre, qui parvient facilement à confondre les criminels. Dans sa brièveté énigmatique, la fable telle que la rapporte Fronton ne laisse pas d'intriguer. Quelle interprétation appelle-t-elle ? Et même appelle-t-elle une interprétation ? Elle fonctionne comme étiologie d'un groupe statuaire qui est présenté comme étant encore à Ténare, lieu où le dauphin est allé. Et quand Fronton dit que cette statue est une « petite figure qui atteste plus qu'elle ne représente l'événement »⁴⁵, on pourrait peut-être y voir une figure emblématique de sa propre histoire, courte, sobre, qui raconte sans donner vraiment de clé interprétative, laissant le soin au lecteur d'opérer ce type de lecture ou de s'en tenir à la narration. Ce qui semble le plus intrigant dans l'histoire, c'est la prouesse du dauphin, puisqu'on prend soin de nous signaler que « le roi crut l'homme, douta du miracle »⁴⁶ et que les marins, voyant apparaître Arion, ne surent rien faire d'autre que de « marqu[er] leur étonnement de l'exploit extraordinaire du dauphin »⁴⁷. Faut-il tant se focaliser sur l'animal ? Revenons bien plutôt à Arion qui apparaît aux marins au moment de sa « mort », comme ensuite à Corinthe pour confondre les pirates, dans tout l'éclat d'une tunique cousue d'or, sa cithare à la main, en des termes presque identiques : *Ille uestem induit auro intextam itemque citharam insignem* (1, p. 241, 12-13) ; *<si>cut ab puppi steterat aperte ueste auro intexta, cithara insigni* (2, p. 242, 2). C'est tout le poète dans la magnificence de son art, qui doit son salut, précisément, à son art et qui est tout à fait confiant en lui, car des indices du texte laissent voir qu'il ne doutait pas de réussir : il a pris soin, lors de la traversée, de se mettre dans l'endroit le plus en vue, à la poupe et il a demandé aux marins de se disperser dans le navire « à dessein » (*consulto*, p. 241, 14). Sans doute le lecteur pourra-t-il soupçonner ici tout un jeu subtil s'il se

43. *Ibid.*, 3, p. 203, 12-14 : *Et Homeri disperderentur carmina, si pugnae deessent, quod carmine secundo integro, sed primis etiam primi carminis uersibus declarauit.*

44. *Arion*, 1, p. 241, 2-3 : *cithara et dithyrambo primus.*

45. *Ibid.*, 2, p. 242, 6-7 : *parua figura atque rei argumento magis quam simulacro composita.*

46. *Ibid.*, 2, p. 241, 22 : *Rex homini credere, miraculo addubitare.*

47. *Ibid.*, p. 242, 4-5 : *delphini facinus mirabantur tale.*

souvent que dans certaines légendes les pirates qui avaient lié Dionysos au mât de leur navire tombèrent à la mer sous le coup de l'ivresse et qu'ils furent transformés en dauphins. Mais surtout, le dauphin est un animal lié à Apollon et donc à la poésie. Il semble bien que la fable vante l'avantage de l'art, en l'occurrence la poésie. Mais ce poète à la tunique brodée d'or, qui s'exhibe dans des concours *secundum quaestum* (p. 241, 3-4, « attiré par le profit »), n'est peut-être pas très éloigné de certains sophistes⁴⁸. C'est une hypothèse séduisante, qui relie ainsi poète et orateur, mais il n'est pas assuré qu'il faille vraiment se livrer à une lecture allégorique de ce passage.

À deux reprises Fronton renvoie à la figure d'Orphée, une fois explicitement et une autre par allusion. Il explique ainsi à la mère de Marc Aurèle, Domitia Lucilla, qu'il ne lui a pas écrit plus tôt parce qu'il était totalement absorbé par la rédaction du discours qu'il devait prononcer pour célébrer Antonin et qu'il ne peut mener à bien deux tâches à la fois. Pour mieux se faire comprendre il utilise des images, qu'il commente. L'image la plus persuasive dans ce cas doit être l'image la plus humaine et qui comporte les notions d'amitié et d'amour. Il propose ainsi l'image d'Orphée : « On dit qu'Orphée pleura après s'être retourné. S'il avait regardé en ligne droite, et s'il avait suivi sa route, il n'aurait pas pleuré »⁴⁹. Orphée n'apparaît pas ici en tant que symbole du poète, mais pour conforter l'idée qu'il faut se diriger en droite ligne sans se détourner de son but ; cependant cette image est vite disqualifiée par Fronton qui critique son bien-fondé dans la mesure où elle a des connotations qui ne conviennent pas à la situation : « En effet, cette image d'Orphée, inspirée des Enfers, est également peu convaincante »⁵⁰.

Mais dans une lettre à Marc Aurèle (*Ad M. Caes.*, IV.1), Fronton développe une fable concernant un « chanteur » (*cantantem*, p. 53, 11) qui entraîna derrière lui des animaux aussi divers que les colombes, les aigles et les loups, dans lequel on reconnaît Orphée, et Fronton en livre cette fois l'interprétation :

Cette fable, si on l'interprète correctement, montre incontestablement que c'était un homme doté d'un génie remarquable et d'une éloquence exceptionnelle, qui a enchaîné un très grand nombre dans l'admiration de

48. Sur cette *fabula* chez Fronton, cf. Y. JULIEN, « Fronton : Histoire d'Arion. Du mythe à l'affaire judiciaire », in *Au miroir de la culture antique : mélanges offerts au Président René Marache*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1992, p. 323-338, qui voit dans ce texte un modèle de récit suivant la *novella elocutio* de Fronton et, comparant avec Hérodote, *Histoires*, I, 23-24, souligne que Fronton met l'accent sur l'affaire judiciaire plutôt que sur le sauvetage miraculeux, et que la figure d'Arion est transformée : « ce n'est plus un pauvre homme qui implore la vie sauve, c'est un artiste que son chant hisse au niveau d'un triomphateur ou d'un dieu » (p. 331) ; p. 337, n. 40 : le vêtement rappelle le vêtement d'apparat des philosophes, mais surtout celui des sophistes. Pour une étude globale de la légende, cf. J. SCHAMP, « Sous le signe d'Arion », *AC*, 45, 1976, p. 95-120.

49. *Ad M. Caes.*, II.3.3, p. 23, 3-4 : Τὸν Ὀρφέα φασὶν οἰμῶζαι ὀπίσω ἐπιστραφέντα· εἰ δὲ κατ' εὐθὺ ἐβλεπέν τε καὶ ἐβάδιζεν, οὐκ ἂν ᾤμωξεν.

50. *Ibid.*, p. 23, 4-5 : Καὶ γὰρ αὕτη τις ἀπίθανος ἢ τοῦ Ὀρφέως εἰζὼν ἐξ ἄδου ἀνιμημένη.

ses mérites et de ses talents de parole ; et il avait formé ses amis et ses disciples de telle sorte que, bien qu'il s'agisse de la réunion d'étrangers venant de nations diverses et pénétrés d'usages variés, ils s'entendaient, s'habituait les uns aux autres et se rassemblaient, les doux avec les féroces, les calmes avec les violents, avec les présomptueux les mesurés, avec les cruels les craintifs : ensuite tous, petit à petit, se dépouillaient des vices implantés en eux, recherchaient la vertu, apprenaient l'intégrité, changeaient l'impudence contre la retenue, l'esprit rebelle contre la déférence, la malveillance contre la générosité.⁵¹

Plus loin, Fronton signifie clairement que Marc Aurèle doit faire preuve des mêmes qualités et que sa tâche est encore plus difficile que de maintenir l'harmonie entre les animaux. Orphée, non nommé – mais la fable est claire et une note marginale manuscrite le désigne – est dans cette lettre à l'image du prince. Le prince a pour fonction d'assurer l'harmonie et la cohésion d'un immense empire aux peuples très différents ; il peut le faire grâce à ses vertus et grâce à son éloquence. Il est de nombreuses lettres où Fronton montre que l'empereur doit être le plus éloquent des hommes et qu'il appartient à celui qui détient le pouvoir de porter l'éloquence à son sommet. Mais ici ce qui est mis en avant ce sont surtout les vertus personnelles du prince : « Vraiment, de toutes tes vertus celle qui est par-dessus tout la plus admirable est ta capacité à rassembler dans l'harmonie tous tes amis »⁵². D'« Orphée » sont certes vantées les vertus et l'éloquence, mais pour Marc Aurèle Fronton retient ici surtout une vertu personnelle qui permet au prince de maintenir la cohésion du groupe de ses amis. Il ne s'agit pas tant de la cohésion de l'empire que de la cohésion de la cour. Il conseille au jeune homme d'être particulièrement vigilant à extirper la jalousie et l'envie chez ses amis : « que tes amis ne soient pas envieux ni jaloux les uns des autres, que personne ne croie que les faveurs accordées et les présents offerts à un autre sont perdus pour lui et lui sont enlevés »⁵³.

Que conclure arrivé au terme de ce parcours ? Il faut tout d'abord bien garder à l'esprit l'idée que Fronton ne rédige pas un traité de rhétorique,

51. P. 53, 12-21 : *Quae fabula recte interpretantibus illud profecto significat fuisse egregio ingenio eximiaque eloquentia uirum, qui plurimos uirtutum suarum facundiaeque admiratione deuinxerit ; eumque amicos ac sectatores suos ita instituisse, ut, quamquam diuersis nationibus conuenae uariis moribus inbuti, concordarent tamen et consuescerent et congregarentur, mites cum ferocibus, placidi cum uiolentis, quom superbis moderati, cum crudelibus timidi : omnes dein paulatim uitia insita exuerent, uirtutem sectarentur, probitatem condiscerent pudore inpudentiam, obsequio contumaciam, benignitate maliuolentiam commutarent.*

52. *Ibid.*, 2, p. 54, 2-4 : *Verum ex omnibus uirtutibus tuis hoc uel praecipue admirandum, quod omnis amicos tuos concordia copulas.*

53. *Ibid.*, 2, p. 54, 6-8 : *ne liueant neue inuideant inuicem amici tui neue quod tu alii tribueris ac benefeceris, sibi quisque illud deperire ac detrahi putet.*

mais que nous sommes en présence de lettres aux finalités diverses, dont certaines ont pour fonction de donner des conseils aux élèves ou anciens élèves du maître. On voudra bien aussi se rappeler que le texte de cette correspondance nous est parvenu de manière très incomplète et que les acides utilisés pour le déchiffrement du palimpseste ont corrompu certains endroits. Le texte est ainsi génériquement et accidentellement discontinu.

Il résulte de cet examen que Fronton, dans la formation de l'orateur, conseille fortement – comme ses prédécesseurs – la lecture des poètes, qui sont aptes à favoriser l'*elocutio* ; il est particulièrement soucieux du vocabulaire, du choix du mot juste et qui présentera suffisamment de fraîcheur, oserait-on dire, pour traduire au mieux l'idée ou le sentiment ; c'est pourquoi – le paradoxe n'est qu'apparent – il se tourne vers les poètes archaïques. Cette utilisation pédagogique de la poésie se fait aussi critique littéraire pour mieux apprécier les styles. Fronton utilise aussi les citations et allusions pour l'ornement de ses lettres, le jeu littéraire ayant aussi pour but d'éclairer ou nuancer la pensée.

Pour prolonger la contribution de C. Guérin montrant le glissement qui s'est opéré sous l'empire romain dans la réfraction de l'image du poète chez les théoriciens de l'art oratoire, ces derniers tenant d'autant plus à marquer leur différence que l'éloquence, devenant déclamation, se rapprochait de plus en plus de la poésie, on pourrait s'interroger sur ce qu'il en est chez Fronton. Écrivant principalement pour et au prince en matière d'éloquence, il ne rencontre pas les mêmes problèmes puisque c'est l'éloquence du pouvoir qu'il est chargé d'enseigner, une parole d'autorité, mais aussi d'information, voire de persuasion, ainsi qu'une parole d'éloge et de blâme tout autant que d'harmonie. Éloquence d'apparat et éloquence de commandement. Il n'a pas besoin de souligner les différences d'attitude entre poète et orateur, car la parole de son élève est une parole agissante. Pour lui il est plus crucial de situer la rhétorique par rapport à la philosophie par laquelle son ancien élève est fortement attiré. Il n'en reste pas moins que la référence poétique dans sa correspondance est toujours conçue comme auxiliaire de la rhétorique.